

env. 7764

812

35

FROM THE TRANSACTIONS OF THE ROYAL SOCIETY OF CANADA

SECOND SERIES—1901-1902

VOLUME VII

DISCOURS DE

M. LOUIS FRECHETTE

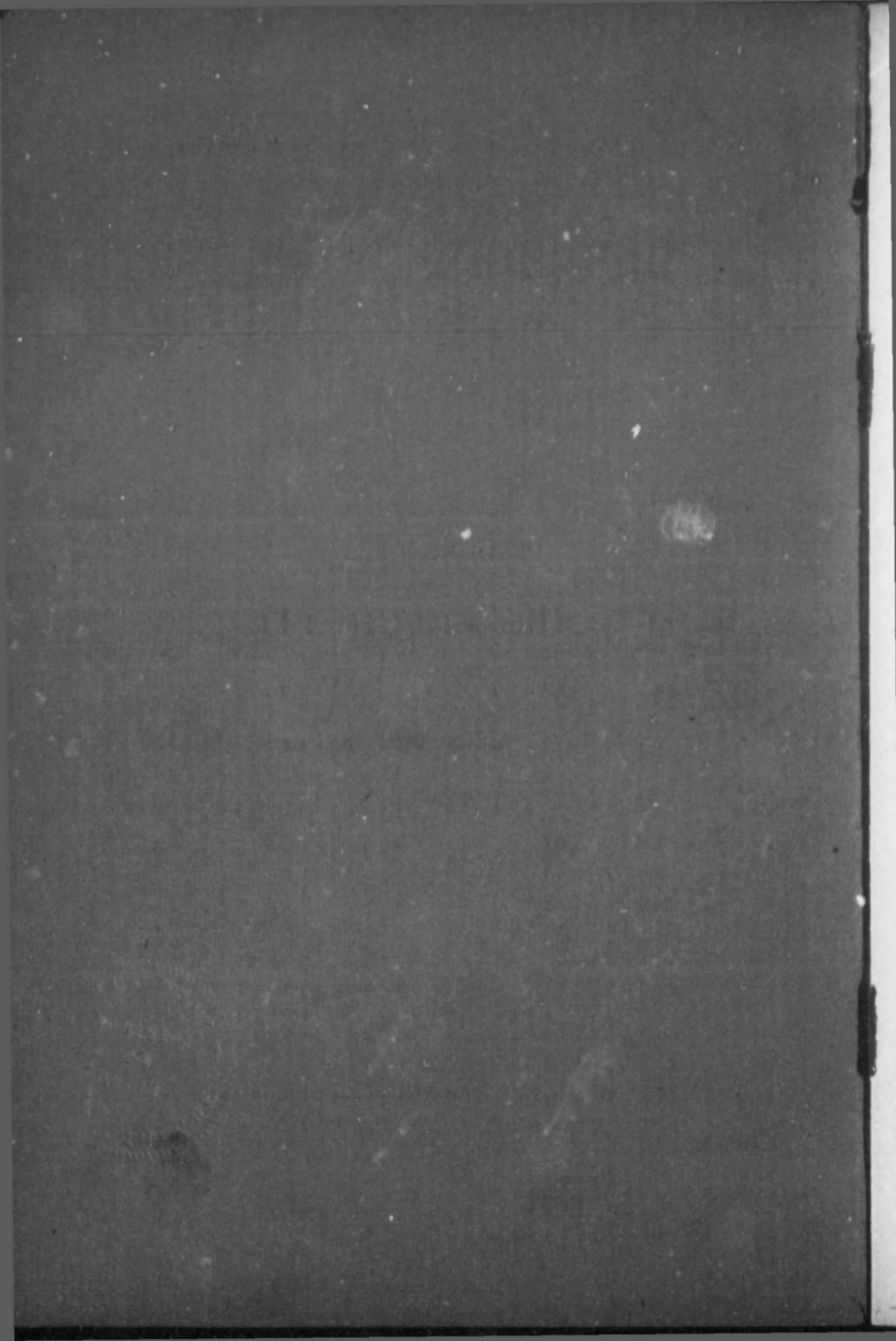
Président de la Société Royale

Prononcé à Ottawa le 21 mai 1901

FOR SALE BY

J. HOPE & SONS, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO  
BERNARD QUARITCH, LONDON, ENGLAND

—  
1901



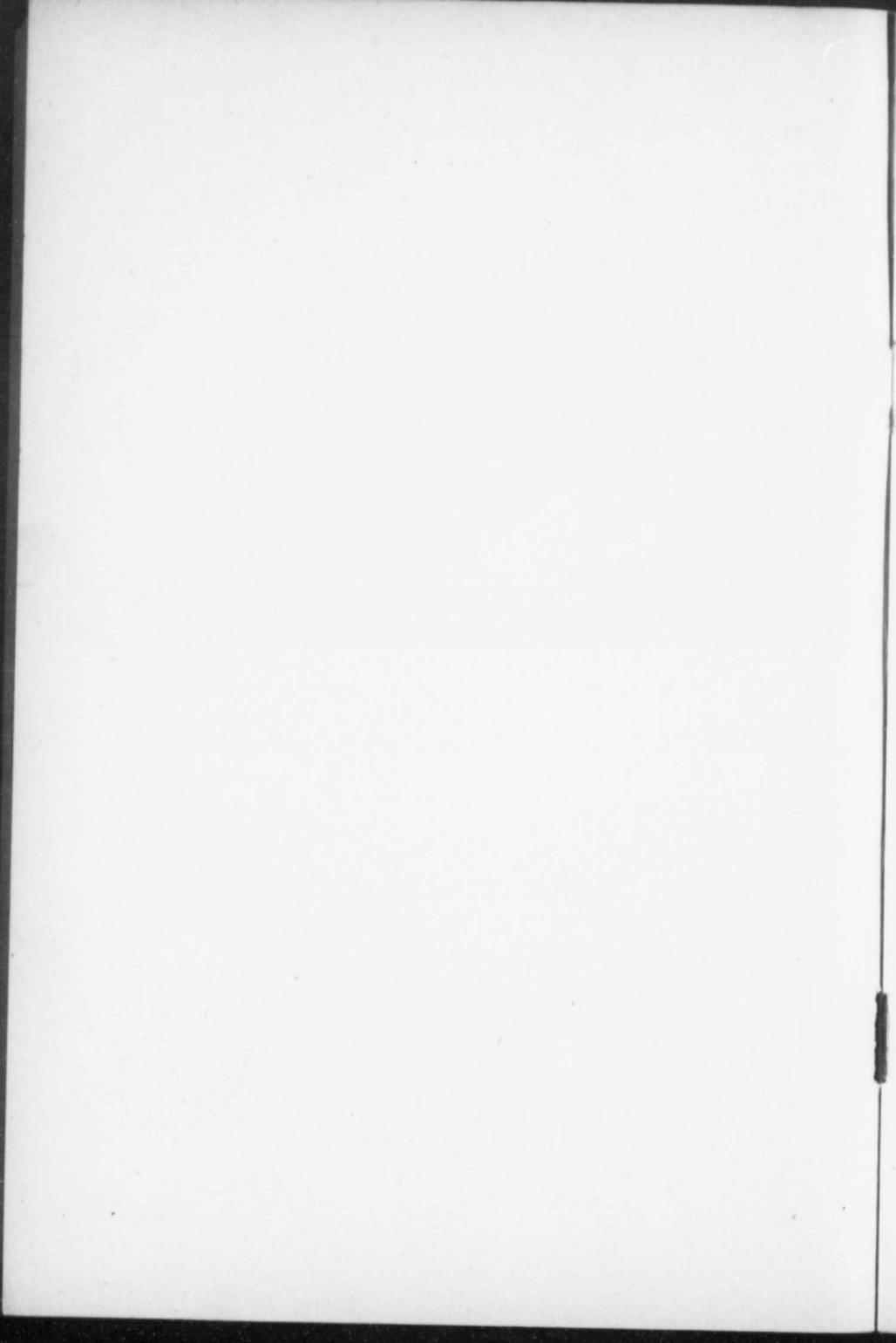
*M. Ducharme*  
*29/10/42*  
*135-*

DISCOURS DE

M. LOUIS FRÉCHETTE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

PRONONCÉ À OTTAWA LE 21 MAI 1901



## DISCOURS DE M LOUIS FRÉCHETTE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

PRONONCÉ À OTTAWA, À LA SÉANCE DU 21 MAI 1901.

---

### QUELQUES RÉFLEXIONS SUR NOTRE ÉPOQUE ET NOTRE MILIEU.

*Excellences, Mesdames, Messieurs,*

A chaque session annuelle de notre Société, il est d'usage que le président soit appelé à prononcer une allocution quelconque, sur un sujet de son choix, plus ou moins en rapport avec les circonstances ou la nature des travaux poursuivis par ses confrères ou par lui-même.

Cette année la tâche m'incombe, et le sujet que j'ai choisi me semble s'imposer par les circonstances. En effet, depuis notre dernière réunion, nous avons passé d'un siècle dans un autre, et de grands événements, qui ont eu un vaste retentissement dans le monde et dont la portée nous atteint de très près, ont signalé ce passage.

Bien que notre manière de diviser en étapes de cent ans la route que poursuit l'humanité sur le cycle des âges soit purement conventionnelle, et qu'aucun phénomène astronomique ou autre ne précise le point transitoire de siècle à siècle, il n'en est pas moins constant que cette transition emprunte à notre manière d'indiquer les époques un caractère de solennité dont on s'impressionne malgré soi. Il semble qu'en franchissant l'intangible barrière que notre imagination élève entre ces grandes divisions du temps, nous laissons, plus que les autres années, le passé derrière nous, et, plus que les autres années, que nous entrons de plein pied dans le mystérieux domaine de l'avenir. Il nous semble que, suivant l'expression consacrée, l'Histoire ouvre un nouveau registre, et qu'elle se tourne en quelque sorte vers de nouveaux horizons, pour regarder défiler la caravane humaine en route pour de nouvelles destinées.

Aussi, d'un bout à l'autre du monde, l'aube d'un nouveau siècle est-elle, pour tout ce qui songe, tout ce qui médite, tout ce qui pense, comme le signal de rétrospections philosophiques et de considérations spéculatives en face du problème troublant qui devant nous se pose et

s'impose. La tribune, le livre, la presse périodique, toutes les grandes voix humaines se demandent alors : Où en sommes-nous ? Comment sommes-nous orientés ? Que nous reste-il à faire ? Dans quelle voie allons-nous entrer ? Sur quel terrain vont s'aventurer nos pas ? Marchons-nous vers l'abîme ou vers l'apothéose ?

Cette impression, mesdames et messieurs, je l'ai subie comme tout le monde ; et c'est elle qui m'a dicté le titre de mon entretien de ce soir : *Quelques Réflexions sur notre Époque et notre Milieu.*

Reportons un instant nos regards vers le passé ; et, comme le moissonneur qui compte ses gerbes après le récolte, afin de supputer la somme des bénéfices que devront lui rapporter ses labeurs de l'année, tâchons de résumer en quelques mots le bilan du siècle dont plusieurs d'entre nous ont pu suivre les plus glorieux développements, et au couronnement duquel il nous a été donné à tous d'assister.

Le dix-neuvième siècle ! Il n'avait pas encore fourni la moitié de sa carrière qu'on le nommait déjà le siècle du Progrès. Le siècle du Progrès, il l'a été dans la plus vaste et la plus sublime acception du mot. Au point de vue de la route parcourue, des accomplissements opérés et des perspectives ouvertes, ce siècle est un sommet fulgurant qui éclaire et domine tout ce qui l'a précédé ; qui éclaire si vivement et domine de si haut que plus d'un esprit timide en a été ébloui et comme effrayé.

On entend dire quelquefois, par les admirateurs du passé, qu'il ne faut pas confondre le progrès matériel avec le progrès intellectuel et moral. Rien de plus vrai ; mais, loin de s'exclure, comme certains réactionnaires ennemis de notre époque le prétendent, ces diverses manifestations du progrès se touchent, se donnent la main, s'entraident et se complètent l'une par l'autre. Rien de plus matériel au fond qu'un bel édifice ; mais cet édifice, si matériel qu'il soit, ne fait-il pas conclure au goût, à l'intelligence, au savoir de l'architecte qui l'a élevé ? Et si par sa destination il agrandit le cercle des connaissances humaines et sert à la diffusion des idées civilisatrices, n'est-il pas, si matériel qu'il soit, un élément de progrès intellectuel et moral ?

Nulle démonstration n'est plus facile à faire ; mais je prêcherai à des convertis. Personne ne niera que si les lumières du christianisme, par exemple, pénètrent aujourd'hui jusqu'aux confins les plus inexplorés de notre globe, cela est dû aux inventions, aux découvertes qui ont soumis la matière brute à la volonté intelligente de l'homme.

Bornons-nous donc à signaler ici les principales étapes franchies par l'homme du dix-neuvième siècle sur la route de ce qu'on est convenu d'appeler le progrès matériel, laissant à chacun le soin de constater lui-même par quels points ces étapes confinent au domaine de l'intelligence et de la morale. Suivons pas à pas la série des principales découvertes et inventions dont s'honore le dix-neuvième siècle. Je dis les princi-

pales, car ces découvertes et ces inventions sont tellement nombreuses, que leur nomenclature seule suffirait pour remplir le cadre d'un discours académique.

Dès 1801, Humphry Davy découvre la lumière électrique, qui, grâce à Léon Foucault en 1844, et à Edison en 1871, nous donne un éclairage de nuit en quelque sorte supérieur au soleil lui-même, puisqu'il peut nous faire lire jusque dans l'intérieur du corps humain.

La même année, Chaptal dote l'industrie et la thérapeutique de l'alun artificiel.

En 1803, Fulton fait sur la Seine l'essai du premier bateau à vapeur — essai dont le succès définitif triomphera plus tard en Amérique sur les eaux de l'Hudson.

L'année suivante, c'est la locomotive à vapeur dont on tente l'expérience; la locomotive à vapeur que rendront pratique, en 1830, les perfectionnements apportés par Séguin et Stephenson.

La même année voit naître la machine à coudre de Howe et d'Anderson — que Howe saura mettre à point et livrer au public en 1846.

Toujours la même année, apparaît la machine à tisser de Jacquard.

Dans un espace de vingt ans, se succèdent :

La peigneuse mécanique de Porthouse — le fusil à percussion — la filature du lin à la mécanique — la lampe hydrostatique — l'iode — l'acide stéarique qui a amené la fabrication de la bougie moderne — la lithotritie — la lampe de sûreté — l'auscultation appliquée à la médecine — la chromo-lithographie — l'électro-magnétisme — la télégraphie électrique, dont Ampère découvre le principe, et dont, en 1837, Wheatstone et Morse découvrent l'appareil qui résout le problème — les phares lenticulaires — l'alcomètre — l'héliographie, perfectionnée par Daguerre, qui lui donne son nom en 1836, et nous conduit à la photographie, ce procédé merveilleux qui transmet à la postérité les traits du plus humble, popularise les chefs-œuvre de l'art comme les beautés de la nature, et rend aujourd'hui tant de services à la science et à l'industrie.

Puis viennent comme un enchaînement merveilleux, que je voudrais pouvoir suivre et développer avec moins de monotonie, si cela ne m'entraînait pas trop loin :

La téléphonie, qui fut l'embryon du téléphone actuel — le premier chemin de fer, inauguré entre Manchester et Liverpool le 15 septembre 1830 — les allumettes phosphoriques qui ont fait l'effroi de nos grand-mères, et dont nos enfants ne pourront pas se passer — la photosculture — la photogravure — le téléphone — le clavigraph — le phonographe — le cinématographe — le graphophone — le kinétoscope — le pistolet-revolver — le fusil Dreyse — les canons rayés — l'hélice — la chaudière tubulaire — les vaisseaux cuirassés — les vaisseaux sous-marins — les

grands steamers océaniques — les ponts suspendus — les ponts tubulaires — les ponts-grues — les tramways — la galvanoplastie — le stéréoscope — l'introduction de la gutta-percha dans l'industrie — l'aluminium — la dynamite — la mélénite — le fulmi-coton — les allumettes amorphes — l'appareil à induction de Ruhmkorff — le pantélégraphe Cazelli — le télégraphe sans fil — le moteur à gaz — le gaz à éclairage — le gaz acétylène — les rayons Roentgen. En fait d'instruments de musique, l'harmonium, l'orgue de Barbari, l'accordéon, le saxophone, l'orgue éolien et le pianola. Ajoutons à cela le diamant artificiel — l'analyse spectrale — la liquéfaction de l'air atmosphérique — les presses cylindriques — la machine à composer — le vélocipède, la bicyclette et les voitures automobiles — la balance calculatrice — le collodion — l'éthérisation — le chloroforme et ses propriétés anesthésiques — la dentisterie — la théorie des microbes et des bacilles, et le vaccin de la rage, qui, avec tant d'autres conquêtes sur l'Inconnu, ont fait de Pasteur un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité ; et enfin la séquardine — le sérum Roux — la cure par l'hypnotisme — l'ablation de l'estomac, etc. Et, *the last but not the least*, cette petite chose qui semble presque insignifiante, et qui joue pourtant un si grand rôle dans notre monde moderne : la plume d'acier.

Lumière partout, progrès partout, révélation et révolution partout ! On peut dire que nous avons vécu littéralement au milieu de transformations fantasmagoriques.

Or, quand on songe que chacune de ces découvertes, chacune de ces inventions peut en amener ou en faire surgir dix, vingt, cent autres, peut-être non moins importantes, on reste ébloui en face des perspectives presque infinies que ce siècle étonnant a ouvert devant la science future.

Et quels travaux immenses auxquels nos pères n'auraient pas même osé rêver ! La pose des câbles sous-océaniques, l'ouverture du canal de Suez, les chemins de fer transcontinentaux, l'exploration de l'intérieur de l'Afrique, le percement du mont Cenis. . . . Voilà quelques-unes des œuvres du grand siècle qui s'est éteint le 31 décembre dernier !

A tout cela il faut ajouter une suite non interrompue d'inventions mécaniques de toute espèce dans l'industrie, la chirurgie, l'agriculture, de perfectionnements indéfinis dans toutes les branches de la science et des arts industriels, dans tout ce qui fait le confort de la vie et peut arracher l'homme à l'esclavage antique en lui rendant moins pénible et plus facile la lutte pour l'existence.

Dans un autre ordre d'idées, le dix-neuvième siècle aura vu ou produit deux des hommes les plus extraordinaires dont le génie ait étonné le globe : Napoléon et Victor Hugo !

Napoléon, le guerrier sans rival, le conquérant démesuré, aux conceptions cérébrales vastes comme le monde, qui ouvre le siècle par la plus prodigieuse aventure politique et militaire qui ait encore ébloui l'histoire ! Victor Hugo, le poète des poètes, la plus formidable envergure littéraire qui se soit encore élevée dans les sublimes régions du lyrisme et des visions sacrées !

En outre, si nous envisageons cette grande époque au point de vue de la politique et de la philosophie humanitaire, deux faits nous frappent qui suffiraient à eux seuls pour assigner au dix-neuvième siècle un rang exceptionnel dans les annales du monde : l'abolition de l'esclavage, et l'épreuve triomphante de la démocratie en Amérique et sous toutes les zones où flotte le pavillon de l'Angleterre.

Oui, le dix-neuvième siècle a été grand par les conquêtes de l'homme sur la nature, grand par les droits nouveaux proclamés et définitivement acquis, grand par la diffusion des idées, par la vulgarisation de la science, par la glorification du travail, par l'irrésistible courant d'émulation qu'ont su créer ses chaires émancipées, sa presse libre, le nombre infini de ses livres religieux, philosophiques, humanitaires, sa poésie nouvelle et ses manifestations multiples de l'Art dans tout ce qu'il a de plus vivant et de plus vrai.

J'ajouterai, toute paradoxale que la proposition vous paraîtra, que le dix-neuvième siècle, si fécond pourtant en guerres désastreuses, a probablement tué la guerre.

Oui, le dix-neuvième siècle, en dédorant l'uniforme, en dépoétisant le panache, et en réduisant l'art militaire à la valeur et aux limites d'un théorème ou d'une équation, a fait plus pour la pacification du monde que tous les congrès diplomatiques et les théories de la plus transcendante philanthropie.

Grâce à la science moderne, l'intelligence, la bravoure et l'adresse personnelles du soldat ne comptent presque plus sur les champs de bataille. La carrière des armes étant devenue un pur métier perd de jour en jour quelque chose de son prestige. Bientôt ce que l'ancien style appelait la "vaillance" et les "lauriers" ne seront plus que de vains mots du passé. Sans compter que, grâce aux conditions auxquelles elle est aujourd'hui soumise, la guerre entre deux peuples puissants a pris les proportions d'une aventure tellement coûteuse, tellement redoutable et si tragiquement aléatoire que les nations les plus belliqueuses pourraient bien hésiter toujours à se hasarder d'en courir les risques.

On se demande quelquefois si l'avenir suivra l'exemple du passé en donnant au dix-neuvième siècle le nom d'un des hommes qui ont brillé avec le plus d'éclat au sommet de sa gloire ? Les anciens ont eu le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste ; nos temps plus modernes ont vu le siècle de Léon X, celui de Louis XIV et celui de Voltaire ;

comment s'appellerait alors le dix-neuvième siècle ? En France on hésite entre trois noms : ceux de Napoléon, de Victor Hugo et de Pasteur. Qui l'emportera, du guerrier, du poète ou de l'homme de science ? La légende du premier, tout éblouissante qu'elle est, s'évanouit de plus en plus devant les nouvelles conceptions de la véritable grandeur. La fulgurante auréole du second s'éclipse un peu sous les nuages confus de son hésitante et souvent boiteuse philosophie. D'ailleurs ces deux renommées sont surtout des renommées françaises. La gloire du troisième est au contraire sans mélange, et elle a de plus cette supériorité d'appartenir à l'humanité tout entière.

En tout cas, c'est un sujet de satisfaction bien légitime pour nous, les Canadiens d'origine gauloise, de constater que, sous certains rapports au moins, les trois noms les plus en vedette du siècle sont trois noms français.

Qu'est cela, cependant, en comparaison de l'orgueil que tout Canadien, de n'importe quelle origine, a raison de ressentir comme sujet britannique, lorsqu'il feuillette les pages que ce siècle sans rival a léguées à l'histoire ?

Je n'ai pas l'intention de signaler dans ses détails la marche ascendante suivie par le peuple anglais, depuis le jour où l'Europe coalisée étouffa l'aigle de France au fond des ravins de Waterloo. Elle est présente à tous les esprits, visible à tous les yeux, cette marche prodigieuse du lion britannique s'en allant fonder, à travers les mers et les déserts, le plus vaste empire qui ait jamais respiré sous les plis d'un même drapeau. Un événement bien douloureux nous a donné tout récemment l'occasion d'en faire une solennelle récapitulation ; et c'est là en partie ce à quoi je faisais allusion il y a un instant, en parlant d'événements dont l'écho a retenti partout et dont le choc s'est fait sentir plus particulièrement chez nos populations.

Chacun comprend que je veux parler ici du deuil immense où la fragilité de notre nature a plongé les quatre cents millions de sujets habitués depuis plus de soixante ans à bénir le nom de la grande et bonne reine qui fut Victoria I<sup>ère</sup>.

Ce deuil, il a été profond, il a été sincère, il a été universel, non seulement dans les limites de l'empire, mais encore chez les peuples étrangers, parmi lesquels il s'en trouve pourtant — chacun le sait — qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont jamais été soupçonnés d'entretenir plus de sympathies qu'il ne faut pour une nation à leurs yeux trop envahissante.

Tout le monde s'est en quelque sorte agenouillé avec respect autour du lit où agonisait l'auguste malade. Et moi qui vous parle, j'ai surpris des larmes dans les yeux de personnes qui n'avaient même jamais vu passer de loin l'escorte de la noble et douce souveraine.

Pourquoi cet attendrissement général? Pourquoi tous ces regrets si spontanés? Ah! c'est que si l'histoire a connu d'aussi longs règnes, elle n'en a jamais enregistré d'aussi glorieux et d'aussi féconds. Glorieux par l'éclat incomparable de ses œuvres matérielles, fécond par l'évolution progressive et pacifique des esprits vers un idéal politique et social que le monde n'avait encore soupçonné qu'à travers la confusion des conflits révolutionnaires. C'est que l'Europe n'avait pas encore vu un sceptre de roi se faire aussi volontiers le palladium des libertés publiques. C'est qu'on n'avait pas encore vu sur un trône — qui est un sommet — s'allier avec tant de dignité les vertus de la femme chrétienne avec la majesté du rang suprême. C'est que, surtout pour nous Canadiens, le souvenir de la grande reine ne peut que nous être mille fois cher, car il nous sera toujours impossible d'oublier que c'est à son règne et à la généreuse impulsion imprimée par son esprit de libéralisme à la politique anglaise, que nous sommes redevables de la plénitude des libertés dont nous jouissons aujourd'hui, libertés inconnues jusque-là sous aucun système colonial.

Voilà, en quelques mots, mesdames et messieurs, ce que fut le règne de la femme qui a tenu une si grande place dans le siècle écoulé, époque si bien remplie pourtant de grands noms et de grandes choses.

En résumé, la reine Victoria fut à la fois le modèle des souverains, l'honneur de son sexe et l'objet de la vénération universelle; elle sera l'exemple des temps futurs, sur cette voie du passé à l'avenir, où les peuples marchent plus ou moins à l'aveugle, mais qui n'en est pas moins le chemin de Dieu vers les hauteurs où sa providence les pousse.

Hélas! faut-il que nos regrets ne s'arrêtent pas là! A ce grand deuil public, à ce grand deuil national, d'autres deuils qui nous touchent encore de plus près comme Canadiens, et en particulier comme membres de cette Société, sont venus suspendre le crêpe à notre porte. Pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, la société Royale a fait trois pertes cruelles dans la personne de trois de ses membres les plus distingués, dont deux ont occupé le fauteuil présidentiel: Félix-Gabriel Marchand, littérateur considérable, premier ministre de sa province; le docteur George Dawson, savant de race, dont la mort précoce a créé un grand vide dans la phalange de nos hommes de sciences, et l'abbé Hospice Verreau, que nous avons conduit à sa dernière demeure, il y a à peine quelques jours, un éducateur hors ligne, un érudit de premier ordre, pour qui notre histoire n'avait pas de secrets.

C'étaient là, chacun dans sa sphère respective, trois hommes exceptionnellement doués du côté de l'intelligence, mais encore plus remarquables par la noblesse de leur caractère. Trois hommes de cœur et de patriotisme, trois chevaliers sans peur et sans reproche, qui ont fait honneur à leur pays et répandu le bon exemple autour d'eux. Ce n'est

pas la société Royale qui les a honorés, ce sont eux qui ont honoré la société Royale.

J'ai connu plus intimement l'honorable M. Marchand, qui fut durant plus de trente années un de mes plus chers amis de cœur.

Peu d'hommes, surtout parmi nos hommes publics, ont joui d'une estime aussi large et aussi incontestée dans notre pays. On l'a bien vu, du reste, le jour de ses funérailles — funérailles d'Etat qui auraient fait honneur à un empereur décédé dans tout l'éclat de sa puissance.

En face de cette pompe, de ce faste, de cette explosion de sympathie et de douleur si sincères et si unanimes, on songeait à ce qu'aurait éprouvé le regretté défunt, s'il eût pu prévoir un pareil adieu à la vie, lui si réfractaire à toute ostentation, la simplicité de goûts et d'habitudes en personne.

L'ambition, dans le bon sens du mot, est plus qu'un sentiment légitime, c'est une vertu ! C'est elle qui fait les grands hommes, et les grands hommes font les grandes nations. Pourvu que ce soit par droits chemins, il est beau et de sain exemple de voir triompher l'ambition. Mais, quand un homme n'a jamais recherché les premiers rangs, qu'il a consacré sa vie au service de son pays sans en rien attendre en retour, que dans tous ses actes privés ou publics, il a toujours préféré son titre d'honnête homme et de citoyen intègre à tout ce que la gloire et la fortune pouvaient faire briller de promesses à ses yeux, n'est-il pas vrai que son triomphe définitif est plus satisfaisant encore ?

Tel fut Marchand : un esprit délicat, un noble cœur et une haute conscience ; mais un modeste, que les honneurs sont allés chercher d'eux-mêmes au fond de son cabinet de travail si hospitalier, où il se délassait du labeur professionnel dans l'étude et la culture des lettres.

Ce n'est ni le temps ni le lieu d'apprécier le rôle politique de notre regretté confrère, comme chef de parti et administrateur de sa province. Mais il est un côté de sa vie publique qui mérite une observation spéciale, et la reconnaissance approbative de tous les hommes d'intelligence et de véritable patriotisme. C'est que, tout bon Français qu'il fut toujours, c'est-à-dire pieux conservateur des traditions nationales qui nous viennent de la patrie de nos pères, nul plus que lui n'a été fidèle et loyal sujet de la couronne britannique — qu'il a servie même sous l'uniforme — nul plus que lui n'a travaillé avec efficacité à répandre l'esprit d'union, de concorde et d'harmonie entre les différentes races qui peuplent notre territoire.

Pendant plus de trente ans, je l'ai vu jouer dans notre province le rôle de pacificateur et de trait d'union moral entre nous et nos compatriotes anglais. De même que le faisait parmi les siens sir James Edgar, cet autre esprit d'élite, cet autre grand patriote, dont notre

Société est aussi en deuil, et dont je m'honore aussi d'avoir été l'ami de cœur, on l'entendait répéter souvent :

“ Point de préjugés, messieurs; point d'hostilité aveugle! Nos compatriotes d'une autre origine ne sont pas nos ennemis, mais nos concurrents fraternels, intéressés comme nous à la prospérité et au bonheur de la nation tout entière. Etudions leur langue, fréquentons leurs cercles, préconisons leurs œuvres, mêlons-nous à leurs entreprises : si nous nous connaissions mieux, nous nous aimerions plus. Chaque race a ses qualités propres; en cimentant nos liens et nos relations, nous profiterons mutuellement, agrandissant d'autant nos horizons matériels et intellectuels.

“ Pour notre part, soyons toujours français de cœur et d'âme, ajoutait M. Marchand; mais soyons-le avec intelligence, et soyons aussi de notre époque et de notre pays. C'est lui, notre pays, qui réclame tout notre dévouement et notre bonne volonté; c'est à lui que nous devons tout l'effort de nos aspirations; et si ses institutions présentes méritent hommage et fidélité, notre devoir est de nous presser en masse compacte pour faire de nos corps un boulevard à ces institutions.”

C'est ainsi que parlait un vrai Canadien-Français, mesdames et messieurs. Est-ce que de pareils principes sont bien dangereux pour l'avenir de notre pays? Est-ce qu'ils sont de nature à alarmer les autres loyaux sujets de Sa Majesté?

Dieu me garde d'introduire ici rien de ce qui peut toucher à la politique de parti! Mais cette question — que j'aborderai, au risque de marcher sur un terrain plus ou moins scabreux — est du domaine social, et il est non seulement important, mais d'un intérêt vital pour notre avenir qu'elle soit bien définie, et surtout bien comprise.

Et elle est facile à comprendre pour les esprits libres de préjugés et que le fanatisme n'aveugle point. La fidélité des Canadiens-français au souvenir du passé n'a rien de redoutable, croyez-m'en. Elle est plus qu'inoffensive, elle est même touchante! Où est l'Anglais qui pourrait dire qu'il nous en estimerait plus si nous y renoncions de gaieté de cœur?

Une anecdote relatée par lord Aberdeen dans le discours qu'il prononça, lors de son départ pour l'Angleterre, au banquet d'adieu qui lui fut offert par les citoyens de Montréal, illustre ceci d'une façon assez plaisante.

Vers les commencements de son séjour dans la province de Québec, Son Excellence fut invitée un jour à présider une séance publique dans une des institutions affectées à l'éducation de la jeunesse canadienne-française. Or — sans malice aucune, vous le pensez bien — on avait inscrit sur le programme de la fête un chant patriotique intitulé : *Vive la France!*

Voilà le nouveau gouverneur général fort interloqué, sinon abasourdi. Comment, vive la France ! Est-ce une protestation, un cri séditieux, une insulte ? Cela paraissait au moins une indécatesse grave vis-à-vis du représentant officiel de la couronne britannique. Le noble lord ne put s'empêcher d'en faire la remarque au supérieur de l'établissement.

Deux mots d'explications suffirent. C'étaient de petits Français, fils et petits-fils de Français, fiers de leur origine et fidèles aux traditions de leur race, mais heureux de rendre leur hommage de Français au régime paternel sous lequel ils avaient l'avantage de vivre libres et prospères.

— Ah ! s'il en est ainsi, s'écria le généreux diplomate, c'est autre chose ; chantez *Vive la France*, mes enfants, tant que vous le voudrez ; je suis même prêt à chanter avec vous.

Et lord Aberdeen ajoutait en terminant : " Alors tous ces petits Canadiens-français, dans un mouvement spontané dont je fus profondément ému, se levèrent comme un seul homme en entonnant le *God save the Queen!*"

Voilà quels sont nos sentiments de Français, mesdames et messieurs, dans la province de Québec. Qui aurait le droit de nous les reprocher ?

Il peut sembler extraordinaire à des étrangers de nous voir arborer tant de drapeaux français dans nos fêtes publiques, à Montréal, à Québec et même à Ottawa. Ceux qui nous connaissent et peuvent nous juger de près ne s'en étonnent aucunement : ils savent que ce drapeau n'a aucune signification politique pour nous, qu'il est simplement à nos yeux l'emblème de notre race ; et que, si nous l'arborons avec fierté, c'est aussi avec la reconnaissance due aux institutions de la libre Angleterre, trop grande et trop libérale pour prendre ombrage de ces innocentes manifestations.

Oui, nous aimons le drapeau de la France, mesdames et messieurs, comme nos compatriotes anglais aimeraient le drapeau de l'Angleterre, si les rôles étaient intervertis ; nous aimons à le voir flotter sur nos têtes ; mais c'est un drapeau loyal, et — j'en fais ici la déclaration solennelle — le jour où cet emblème signifierait déloyauté, les circonstances étant les mêmes, on n'en verrait pas flotter un seul dans la province de Québec !

Ceci, qu'on me permette de le répéter en anglais, afin d'être bien compris par tous :

It may seem rather extraordinary to strangers, to see so many French flags unfurled at our public festivities, in Montreal, Quebec and even Ottawa. Those who know us better, and do not judge us by hearsay or from a distance, are less astonished, since they are aware that this symbol has in our minds no political meaning whatever, that it is nothing

to us but the emblem of our race; and that if we are proud to see it wave over our heads, we are no less grateful to the British institutions, high-minded and liberal enough not to take any umbrage at this inoffensive display.

Yes, ladies and gentlemen, we love the flag of the land of our forefathers, as the English Canadians would love the flag of England, if the positions were reversed; but it is a loyal flag, and — I proclaim it here most emphatically — the day it became significant of disloyalty, circumstances being unchanged, you would not see one of them hoisted in the Province of Quebec!

Mais il faut bien remarquer, mesdames et messieurs, que j'ai dit *signifierait*, et non pas *serait accusé de signifier* déloyauté. Il y a là une nuance importante qui ne doit pas échapper à l'observation.

Qu'on me pardonne si j'insiste sur ce point d'une façon toute particulière! A l'aurore de ce vingtième siècle, notre pays en marche semble être arrivé à un tournant où de nouvelles perspectives s'ouvrent devant lui. On pressent, sinon une nouvelle orientation, du moins un nouvel élan vers la haute mer des destinées humaines. Il nous faut inspecter le gouvernail, voir si la boussole fonctionne bien, assurer la solidité de nos agrès. Et cette question de races est, à mes yeux, une de celles qui s'imposent le plus impérieusement à notre attention, en face de l'avenir qui nous attend.

Rêver l'absorption ou l'écrasement d'une race par l'autre serait folie. Pour ne citer que des noms déjà mentionnés, sir James Edgar et M. Marchand avaient, dans leur patriotisme éclairé, trouvé la seule solution possible et raisonnable: l'estime réciproque, des relations plus intimes entre nous, l'accord harmonieux dans une plus active communauté d'action. Le patriotisme éclairé mène toujours à une saine philosophie. Les antipathies irraisonnées sont toujours mauvaises conseillères, et conduisent aux conclusions absurdes. N'existe-t-il pas, dans certains recoins du pays, des aveugles qui voudraient, par exemple, proscrire l'usage de la langue française parmi nous? Comme si le fait d'avoir deux langues à son service — et les deux langues les plus admirables et les plus pratiques dans leur qualités et leurs beautés respectives — pouvait diminuer en rien le mérite et le prestige d'un homme ou d'un peuple!

Heureusement que ce n'est pas de cette façon que pensent en général les hauts dignitaires que la Métropole nous envoie périodiquement pour la représenter au milieu de nous. Au contraire, presque tous ont jusqu'ici manifesté, relativement à cette question, une hauteur de vue qui fait autant d'honneur à leur intelligence qu'à leur esprit de justice. Bon nombre d'entre eux se plaisent même à se servir de notre langue en public, chaque fois que l'occasion s'en présente.

Lord Dufferin, qui a laissé des souvenirs impérissables dans le pays, au cours de sa réponse à l'adresse que lui présenta l'Assemblée législative de Québec, lors de son rappel en Angleterre; et plus tard, son successeur à Rideau-Hall, lord Argyle, le populaire fondateur de notre Société, dans un discours prononcé à Montréal le jour de la Saint-Jean-Baptiste, ont rendu un éclatant hommage à la langue française, et donné en quelque sorte leur adhésion officielle au principe de son usage et de sa diffusion dans notre milieu.

Tous les deux ont exprimé cette pensée que, loin d'essayer à faire disparaître le français du Dominion, l'autorité anglaise devrait au contraire en favoriser le développement, comme un moyen sûr de faire profiter nos populations des idées particulières que la France représente dans le monde, et de donner à la nationalité en voie de formation sur cette partie du continent une originalité qui ne saurait être que féconde en brillants résultats.

Je ne sais plus quel auteur a dit que ce sont les langues qui créent les civilisations. Or, nous sommes ici en présence de deux langues : donc, en présence de deux civilisations. Est-ce un mal? Pourquoi? Ces deux civilisations, quoique distinctes, ne sont pas nécessairement hostiles, comme disait M. Marchand. Au contraire, elles ont tous les intérêts du monde à s'associer, sans autre rivalité entre elles qu'une émulation fraternelle dans l'arène commune où nous sommes appelés à nous mouvoir.

De ce mélange, ou plutôt de ce concours de deux civilisations, il ne peut manquer de sortir un élément puissant, un grand peuple qui aura son caractère propre — résultante naturelle de toutes les forces que les divers groupes nationaux de l'âge présent auront su mettre en jeu.

C'est d'après ce principe, mesdames et messieurs, que la société Royale a été fondée. Il a servi pour ainsi dire de base à son organisation; et si j'ai le privilège de vous adresser en ce moment la parole dans ma langue maternelle, c'est en vertu de ce principe admirablement compris par la totalité de mes confrères. Que dis-je, on m'en a même fait un devoir, afin d'affirmer plus solennellement ce caractère, qu'on pourrait dire d'éclectisme, dont notre Société est fière. Et j'aime à le constater ici publiquement, c'est un de ses anciens présidents, un *Anglais* des plus distingués dans nos rangs qui s'est fait l'interprète de ce sentiment auprès de moi, quand mon intention était de prononcer ce discours en anglais, par courtoisie pour ceux d'entre nous qui n'ont pas été à même de se familiariser avec la langue française.

Et quand on y réfléchit, on sent que notre Société est tout à fait dans son rôle en assumant ce caractère. En effet, son rôle est de s'occuper des choses de l'esprit; or dans cet amalgame de deux civilisations fondé sur le dualisme des langues, où se manifesteraient plus active-

ment les excellents résultats que prévoiaient lord Dufferin et lord Argyle, sinon dans le domaine de l'intelligence, dans les choses de l'esprit ?

Que ne devrait-on pas espérer, par exemple, d'une littérature *sui generis*, qui aurait pour s'inspirer la grandiose nature américaine, les événements si remarquables de notre histoire, l'élan prodigieux de notre progrès, les légendes mystérieuses de nos déserts, et qui aurait pour alimenter son expression les deux sources les plus vives du génie moderne : l'école anglo-saxonne, héritière des vieux bardes celtiques, petite fille de l'antique poésie scandinave, et l'école française dont les racines puisent leur sève et leur suc au cœur même de cette langue latine qui a commandé au monde et produit tant de chefs-d'œuvre !

Cette littérature, appelée à grandir au soleil de toutes les libertés, pourrait briller d'un éclat sans pareil sur la surface du globe — car il nous est permis de croire que ce sera encore la France et l'Angleterre qui seront les deux principaux porte-flambeau de toutes les lumières dans les siècles à venir, comme elles l'ont été dans les siècles récents.

D'ailleurs, qu'il s'agisse de la langue ou du drapeau, les sentiments sont là, et personne n'y peut rien. C'est du sang français — et du meilleur — qui coule dans nos veines. On ne change pas la nature d'un arbre en le transplantant. Nous sommes nés de pères français, de mères françaises, et nous resterons toujours français de sang et de cœur ! Mais nous sommes canadiens d'abord ! Tout ce qui contribue au bonheur de notre pays et peut assurer sa grandeur future nous est cher avant tout. Le rechercher sans cesse sera toujours notre principale préoccupation.

Ne sera-ce pas, du reste, à la gloire immortelle de l'Angleterre d'avoir su, en conquérant ce grand pays, s'assurer en même temps le concours fidèle et dévoué de toute une nation, sans que celle-ci ait eu à renier ni son origine ni rien de ce qui s'y rattache ?

Quand ceci sera bien compris, mesdames et messieurs — et il le sera si tous les hommes intelligents qui guident l'esprit public le veulent — nous pourrons regarder l'avenir en face, car nous aurons fondé un grand peuple !

Un nouveau siècle s'ouvre devant nous. Il a ses nuages à l'horizon sans doute ; mais il ne faut pas s'en alarmer. Des commotions passagères ébranlent quelquefois les assises sociales. Aucune genèse ne s'est encore élaborée sans chocs et sans conflits. Chaque pas fait par la civilisation a trébuché d'abord. Chaque avatar du progrès humain a eu ses heurts et ses martyrs. Espérons ! Dieu est toujours du côté de l'espérance.

“L'espérance, a dit Eugène Pelletan, est la force de l'infini descendue dans le cœur de l'homme pour tenter l'inconnu ; elle éclaire la marche triomphale de l'idée sur le chemin de l'Éternité.”

Cette marche, croyons-le bien, ne s'arrêtera pas plus demain qu'elle ne s'est arrêtée hier. Si elle se ralentit quelquefois, si même elle nous fait l'effet de rétrograder, ce n'est qu'un repos momentané qu'elle se donne, un recul apparent qui lui permet de s'élançer en avant avec plus de force et de rapidité. La devise de l'humanité a toujours été et sera toujours : *Excelsior!*

Quant à ce qui nous regarde personnellement, nous avons toutes les raisons du monde d'avoir confiance. Nous sommes entrés dans une voie de prospérité matérielle inconnue jusqu'ici. Avec l'union, la concorde et la tolérance, tout sera aurore et sujet d'espoir pour nous.

Le sceptre impérial a changé de main, c'est vrai ; mais rien n'indique un changement d'atmosphère politique ; et le caractère bien connu de notre nouveau souverain étant donné, on ne saurait prévoir autre chose que la perpétuation fidèle des grandes pensées qui ont illustré le dernier règne.

Notre étoile subit en ce moment une légère éclipse sans doute ; des nuages ont assombri quelque peu son éclat ; mais n'oublions pas une vérité popularisée par le grand poète de Cambridge. C'est le sort commun à tous, dit-il, il faut des jours sombres, il faut des jours de pluie ; rappelons-nous toujours, cependant, que :

Behind the cloud is the sun still shining.

Oui, l'avenir est beau, mesdames et messieurs, l'avenir est consolant. Ce vingtième siècle, dont les hommes de mon âge ne verront que l'aube, réserve à nos enfants de fécondes et merveilleuses réalisations.

La voie est large, l'horizon immense. A l'œuvre, l'homme de science, l'homme de la parole, l'homme de la pensée ! A l'œuvre, hommes de finances, hommes de comptoirs, hommes de fabriques ! A l'œuvre, les ouvriers et les artistes en tous genres ! A l'œuvre les poètes eux-mêmes ! Leur voix n'est pas aussi inutile qu'on le pense peut-être dans le grand concert général, dans le grand effort collectif.

“ La société est un vaisseau en marche, a dit Chatterton. Les rois, les hommes d'Etat, les commerçants, les savants dans toutes les branches de la science sont au pavillon, au gouvernail, à la boussole. Les uns ont la main aux cordages, montent aux mâts, tendent les voiles, les autres chargent les canons, tous sont de l'équipage. Nul n'est inutile à bord du glorieux navire. Le poète, lui, cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur.”

